

PREMIÈRE PARTIE: MEMEN L'ARCHER

1.

— Je ne comprends pas pourquoi tu as tant d'admiration pour cet homme...

Le conducteur haussa les épaules, une lueur amusée dans les yeux.

— Je ne te demande pas de comprendre, répondit-il. Tu ne le connais pas. D'ailleurs, personne ne l'a jamais connu. Ce n'était qu'un héros de film de science-fiction.

— D'après tes dires, il n'était que violence. Il avait beau avoir la loi ou les nobles causes pour lui, quoique tout cela reste encore à définir, la violence l'habitait bel et bien.

— Tu me fais l'effet d'un Sur-Prêtre hyperconvaincu, mec !

Le soir tombait et le soleil dardait ses ultimes rayons sur l'asphalte et les champs environnants. La voiture avalait la nationale, indifférente au paysage alentour. Quelques arbres nus avaient planté leurs racines dans les bas-côtés de la route. Le vent jouait parmi leurs branches, emportant les dernières feuilles qui s'y raccrochaient vainement. L'automne était bien avancé.

— Sérieusement, Memen, qui es-tu ?

L'interpellé détacha le regard du ruban bleu-gris. À travers ses lunettes de soleil, il fixa son compagnon de route. Une combinaison rapiécée habillait le grand corps. Un type maigre. Pas autant que lui-même, mais tout juste. Jean-Luc évoluait toujours avec grâce, presque déplacé dans ces paysages arides et ingrats qu'ils traversaient. Ils étaient ensemble depuis la découverte de la voiture.

— Alors tu ne me crois pas ! dit-il sans sourire. (Puis il reporta son attention sur la nationale.) Tu as sans doute raison. Le rôle de Max Rockatansky est trop dur pour moi. Comme tu le sais déjà, j'appartiens à ceux que l'on nomme les Indépendants. On les appelle aussi les Sous-Hommes, simplement parce qu'ils ont choisi de se battre au lieu de prier. Je mourrai, aussi bien que les Sur-Hommes, mais au moins j'aurai eu la satisfaction d'avoir fait ce que bon me semble de ma vie, même si ce n'est pas grand-chose.

Le silence s'installa et le ronronnement du moteur reprit le dessus. À l'horizon, les dernières lueurs du soleil découpaient des hauteurs d'immeubles sur le ciel sombre. Memen alluma une cigarette ; il fumait depuis l'enlèvement.

— Après avoir quitté mon clan, j'ai connu Ariame et nous nous sommes mis ensemble. Ensuite, nous sommes allés vers l'est pour rencontrer mon père. Pendant un an, il m'a appris à me défendre et à survivre ; ça n'a pas été facile. Puis nous avons repris la route et durant plus de six mois, nous avons vécu dans une ville. Moscov, ou peut-être bien Moscou. Tu connais la suite...

Jean-Luc caressa le fusil à pompe posé sur ses cuisses.

— Oui, bien sûr...

Memen alluma les phares. Juste à temps pour éviter le tronc couché au milieu de la voie. La voiture fit une large embardée, frôla le rail de sécurité. Le jeune homme freina à mort en essayant de regagner la route. Une ancienne douleur puisa dans son épaule. Les pneus hurlèrent, et le véhicule s'immobilisa, perpendiculaire à la nationale. Memen coupa le contact, chassa d'un revers de main la mèche blonde tombée sur ses yeux et massa son membre endolori. Son compagnon ne manifestait pas le moindre soulagement ou autre sentiment. À croire qu'il plaçait une entière confiance en la conduite de Memen.

Sa main n'avait pas quitté le fusil à pompe, et la détente était libérée.

À l'extérieur, le vent louvoyait entre les arbres et faisait flotter sans conviction les restes des drapeaux d'une station-service, avant-poste de l'ex-civilisation. La nuit était maintenant complètement tombée.

Sans se consulter, les deux hommes décidèrent d'établir là leur campement, jusqu'au lendemain.

Memem gara la voiture derrière un camion-citerne renversé, après avoir fait le plein. Qui de droit soit loué : la Grande Catastrophe n'était pas si ancienne, il restait encore des cuves pleines de carburant.

Pendant ce temps, son compagnon fouillait le bâtiment dont les grandes baies vitrées jonchaient le sol en millions de morceaux. Des impacts de balles semaient les murs blanc-gris. Deux dépouilles nues, crucifiées sur la porte métallique du garage, examinaient les alentours de leurs orbites vides. Leurs joues étaient anormalement gonflées. Pareilles à des balles de tennis.

Jean-Luc retint un hoquet et son regard se brouilla. Il venait de découvrir l'absence de certains organes. Décidément, il n'arrivait pas à supporter toute cette violence. La vue d'un blessé ou d'un cadavre lui chavirait le cœur. Pourtant, il pouvait tuer sans hésiter : en lui, une métamorphose s'opérait lorsque le combat s'annonçait. « Un dragon dans une peau de licorne. » Il pencha la tête, traquant le souvenir, mais rien n'y fit ; juste une vague impression de familiarité. Néanmoins, il lui restait l'image d'un visage. Une face amicale noyée dans l'ombre.

En se retournant, il se cogna à Memem, qui observait les deux corps avec intérêt. Ses yeux avaient d'étranges reflets, comme s'il prenait un réel plaisir à ce spectacle d'une bestialité sans nom.

— Ils ne sont plus très loin, et c'est bien Black Max qui les conduit.

Jean-Luc hocha la tête de satisfaction, son malaise évanoui, puis se dirigea vers la voiture pour préparer leur maigre repas.

Il alluma le réchaud à gaz pour faire chauffer le contenu d'une boîte de conserve, qui provenait d'une épicerie pillée quelques semaines auparavant. L'odeur de la viande embauma bientôt l'air environnant, et il appela son compagnon après avoir divisé la nourriture en deux parts égales.

Ses pensées s'envolèrent brusquement vers Lydye, son amie, sa femme, sa compagne et bien plus encore. Il l'aimait. Mais pendant longtemps, ils n'avaient pu se voir en totale liberté : elle appartenait à l'aristocratie dirigeante alors que lui était un petit révolutionnaire à la manque. Leur arrivée sur Terre avait provoqué l'explosion de leur amour. Ils ne regrettaient ni l'un ni l'autre leur condamnation. *Le principal*, se dit Jean-Luc, *c'est...*

Une sensation de malaise s'empara de lui. Il leva la tête. La gueule double d'un canon scié le dévisageait dangereusement. Memem ne tremblait pas, et ce fut d'un ton calme et résolu qu'il ordonna à son vis-à-vis de se débarrasser de ses armes.

2.

Le silence de la rue n'était troublé que par les halètements des deux femmes. Les maisons hautes, à présent en ruine, semblaient encore plus menaçantes dans l'obscurité totale. Une nuit sans lune, parfaite pour se soustraire aux éventuels regards ennemis. Les fugitives marchaient en se tenant la taille, rapides silhouettes d'ombre rasant les murs comme pour se fondre et disparaître dans les ténèbres. Lydye, par la pression de sa main, soutenait et encourageait Ariame, épuisée de fatigue et de souffrance : son épaule gauche pissait le sang et, à chacun de ses gestes, la malheureuse sentait le morceau d'acier tarauder ses chairs, lui arrachant des gémissements de douleur.

De sa main libre, elle se frotta les yeux. Puis elle ouvrit grand les paupières, se concentrant sur l'obscurité pour y chercher un point de repère qui l'aiderait dans sa fuite. Mais elle eut beau écarquiller les yeux, elle ne vit rien. Pourtant, on devait bien distinguer quelque chose : sa compagne ne se dirigeait-elle pas sans hésitation dans cet univers de noirceur insondable ? Ses larmes jaillirent, se mêlant au sang dégouttant d'une dizaine de coupures. *Maudit sois-tu, Barbare ! Si un jour je possède assez de haine, je te jure que tu me le paieras...*

Lydye s'arrêta brutalement, sans crier gare. Ariame tomba, se reçut sur sa main valide. Le craquement sec de son poignet la fit frémir de tout son être, et une vague de douleur déferla en elle. Puis son épaule sanglante s'affaissa avec lourdeur sur le sol goudronné, et elle s'évanouit de souffrance, en souhaitant mourir pour que cesse enfin cette épreuve.

Lydye s'agenouilla. Elle releva les paupières d'Ariame. Dans les yeux aveugles palpait la vie. Faible, certes, mais quand même la vie. Elle souleva la blessée et, la portant dans ses bras, se dirigea vers la lumière apparue quelques secondes auparavant.

Elle poussa sa vision au maximum. Trois hommes armés d'AK 47. Pas des Barbares : ils n'arboraient pas de svastikas rouges et noirs sur leur blouson. Ce ne pouvaient être que des Restaurateurs de la Civilisation Perdue.

Dans ses bras, sa compagne, inconsciente, délirait en prononçant des mots sans suite : « Mourir... Memen... Seigneur... Mourir... Black Max... Memen... Mourir... »

— Par l'Eubage de l'Ancien Royaume, murmura Lydye, dans quel état ils l'ont mise ! Si elle s'en sort, elle sera digne de prendre place parmi les Chevaliers du Seigneur de la Chasse, béni soit-il !

Elle n'était plus qu'à une vingtaine de mètres quand l'un des types braqua le canon menaçant de son arme vers elle. Trois crans de sûreté claquèrent lugubrement.

— Qui va là ? cria l'homme le plus proche.

Les autres s'écartèrent de lui pour le couvrir et, surtout, pour ne pas offrir de cibles faciles le cas échéant. Derrière le haut mur, dans leur dos, Lydye perçut une soudaine agitation.

Elle prit une inspiration et répondit :

— Deux femmes demandent la protection des Restaurateurs de la Civilisation Perdue. Mon amie est gravement blessée et sa vie s'écoule rapidement. Je vous en prie, aidez-nous !

Son interlocuteur se dandina sur ses jambes, indécis. Il allait lui dire de patienter quand une voix étonnamment chaude et douce s'éleva :

— Laissez-les entrer, et conduisez-les à l'infirmerie !

Lydye leva la tête vers le sommet du porche. Ses yeux firent une mise au point rapide, et elle découvrit un homme grand, dont la chevelure blonde se découpait dans la nuit.

— N'ayez crainte, poursuivit-il. Cette nuit, vous êtes sous la protection de Rudolph et de son clan.